

l'acceptation de la politique du gros bâton de M. Sharon concernant l'*Intifada*. M. Shamir peut difficilement vouloir que ce résultat constitue son héritage.

Jim HOAGLAND
The Washington Post, IHT, 9 juillet 1989.

CETTE GÉNÉRATION DE DIRIGEANTS ISRAÉLIENS MANQUE DE CONFIANCE

Le gouvernement d'unité nationale d'Israël semble, jusqu'ici, devoir survivre à une nouvelle crise. Il survivra en dépit des profonds désaccords qui divisent le Likoud et les travaillistes sur presque tous les dossiers politiques d'importance. Leur association se poursuit par faiblesse, non par force, et pour des raisons d'opportunisme politique, non d'urgence nationale.

Quelle ironie — tragique — de constater qu'à l'instant où se présente une réelle opportunité pour un dialogue avec les Palestiniens, l'histoire trouve Israël au zénith de sa puissance stratégique et au nadir de son leadership.

Le Premier ministre Yitzhak Shamir préside un gouvernement intérimaire, voué à la survie politique, non à l'initiative diplomatique. Il restera au pouvoir et continuera à gouverner par des compromis, non des prises de position. Il tentera de gérer l'*Intifada* déjà vieille de 20 mois plutôt que d'affronter les réalités politiques, de manipuler la politique plutôt que de lui imprimer sa marque.

Yitzhak Shamir, Moshé Arens, Shimon Pérès et Yitzhak Rabin, leurs noms ne seront probablement pas retenus par l'histoire comme ceux des hommes qui auront réglé le conflit israélo-arabe ou même le conflit israélo-palestinien. Ils constituent plutôt une équipe de transition dont le but est de maintenir le statu quo à des coûts acceptables et de ne pas risquer de perdre le pouvoir en prenant position.

Plus déprimant encore est de constater qu'il ne semble pas y avoir d'alternative

viable dans l'immédiat. Des élections ne feraient qu'ajouter des passions, des accusations et de l'emphase à l'atmosphère déjà explosive qui règne en Israël. Même le statu quo, encore que sérieusement bancal, est préférable à une coalition à majorité restreinte menée par le Likoud et dont la survie dépendrait des partis ultra-orthodoxes et ultra-nationalistes au cas où les travaillistes décideraient de quitter le gouvernement.

Si des élections devaient avoir lieu, toutes les indications laissent prévoir que la situation serait bien pire. Les travaillistes pourraient perdre jusqu'à 20 % des sièges qu'ils détiennent, surtout si M. Pérès conservait la tête du parti. Au sein du Likoud, il existe une réelle possibilité d'éclatement et d'émergence d'un bloc d'extrême droite unifié et efficace sous la présidence d'Ariel Sharon. Une telle force pourrait contrôler jusqu'à 30 % des sièges de la Knesset, devenant ainsi l'arbitre de toute politique à venir.

Sur le plan stratégique, Israël n'a jamais autant été en sécurité. Le traité de paix avec l'Égypte continue à produire ses effets ; l'Égypte a retrouvé sa place au sein du monde arabe, bien que le drapeau d'Israël continue de flotter au Caire. Le front jordanien est paisible tandis que la Syrie est isolée, dans un état de fortes tensions avec l'Irak et contenue par les nouvelles attitudes du Kremlin.

Le succès de la zone de sécurité au Sud-Liban est allé au-delà de toutes les prévisions, et l'intensité du terrorisme international à l'encontre des objectifs israéliens et juifs a diminué. En dépit du coût physique, psychologique et économique de l'*Intifada*, les Forces de défense d'Israël conservent leur supériorité qualitative tant sur le plan humain que sur celui de l'équipement.

Les liens d'Israël avec Washington restent solides et ceux avec Moscou s'améliorent de manière consistante.

Cependant le doute se maintient pour ce qui est de la question palestinienne. Les dirigeants israéliens ne semblent pas se

rendre compte qu'ils ont finalement gagné la guerre et amené Yasser Arafat à comprendre alors que l'idée d'un État juif en Palestine représente pour lui un anathème, c'est une réalité qu'il ne peut ignorer. Pour des raisons que l'histoire jugera en définitive, ils ne semblent pas pouvoir admettre que l'OLP a sans doute changé de refrain parce qu'elle en était venue à reconnaître qu'elle n'avait pas d'option militaire.

La génération actuelle de dirigeants israéliens a été trop effrayée par le doute et la peine pour croire en elle-même. Elle manque de confiance en soi, et, par conséquent, ne sera pas la génération qui apportera la paix. Son agenda politique a été tempéré plus par les partis pris idéologiques de la diaspora que par les réalités actuelles de la politique israélienne. Le souvenir de la barbarie du terrorisme palestinien continue à être plus puissant que la conviction, même confuse, qu'un changement est effectivement possible.

Malgré les conséquences évidentes de l'inactivité, on ne doit pas s'attendre à des prises de position dramatiques. Parce que M. Shamir doit se méfier de son aile droite, et parce que les travaillistes ont peur des résultats d'une élection, c'est un gouvernement de paralysie. Au mieux, on peut espérer que le gouvernement Shamir sera au moins amené à préparer le terrain pour l'amorce d'un processus. Présumer qu'il en sera autrement, c'est se prendre au piège toujours malheureux, stérile et contre-productif des prévisions irréalistes.

Hirsh GOODMAN

New York Times, IHT, 20 juillet 1989.

LA GUERRE CONTRE LES COLLABORATEURS

Souk al-Bassal — le marché aux oignons situé au cœur du dédale des petites ruelles de la vieille ville de Naplouse — est un lieu assez effrayant en pleine lumière du jour. De farouches slo-

gans de l'OLP couvrent les murs de pierre et la foule qui s'y presse observe avec méfiance les soldats israéliens en patrouille.

Après la tombée de la nuit, il est rapidement déserté et seuls les jeunes au visage dissimulé qui forment les « forces de frappe » du soulèvement palestinien peuvent y être aperçus. Dans la nuit de dimanche, certains d'entre eux ont définitivement réglé leurs comptes avec Sabah Kan'an, accusée de prostitution et de collaboration avec l'ennemi.

Personne à Naplouse ne sait — ou ne dira — ce qui s'est réellement passé, mais beaucoup ont leur petite idée là-dessus. « *C'était une putain qui travaillait comme espionne pour le compte des services secrets israéliens* », déclare un homme qui a une grimace de dégoût en racontant cette histoire. « *Elle n'a eu que ce qu'elle méritait.* »

Rien sinon des racontars ne vient confirmer ces accusations, mais il ne fait aucun doute que Sabah Kan'an a été tuée au moyen de couteaux, de haches et de barres de fer. Elle est la dernière victime en date de cette guerre perverse déclenchée par les Palestiniens pour tenter d'éliminer les espions et les traîtres dans leurs rangs.

Cette mère de famille divorcée âgée de 30 ans a eu un plus de chance que Adli al-Thalji, qui portait encore son pyjama lorsque l'on a découvert son corps sanguinolent suspendu à un croc de boucher dans le marché aux oignons l'automne dernier.

L'exécution de dimanche dernier était vraiment typique de la récente vague d'agressions, bien que chaque cas soit aussi différent que peuvent l'être les individus impliqués. Chacun est une tragédie pour les proches qui se retrouvent non seulement confrontés à leur perte, mais aussi à l'ineffaçable stigmate de la trahison qui les désigne par-delà la tombe.

Naplouse est la ville la plus importante et la plus active sur le plan politique en Cisjordanie, il n'est donc que naturel que l'on puisse y rencontrer un nombre pro-